



# MARIA MESSINA

par Alfred Carol



**UNE VOIX EN SOURDINE.** Aujourd'hui je voudrais vous parler de Maria Messina, Maria Messina, disent les biographies, *Mori dimenticata nel 1944*, tellement *dimenticata* que la plupart d'entre-vous, gens d'une certaine culture, ne savez pas qui elle est. Elle mourut comme beaucoup de personnages féminins de ses nouvelles, dans l'oubli. Dans l'oubli, dans l'abandon et dans la frustration. Parce que, oui, Maria Messina était une femme écrivain. Une femme écrivain née à Palermo dans une famille sicilienne. J'allais dire, la malheureuse Messina n'eut pas de chance dans ça vie, mais c'est faux, elle eut une grande chance, la grande chance d'être un grand écrivain - et je m'aperçois tout de suite que le mot grand ne convient pas à Messina, qu'elle ne l'aurait pas aimé. Il vaudrait mieux dire qu'elle était, comment... rigoureuse, précise, limpide et douée surtout de cette capacité si exceptionnelle de rendre l'essence de la réalité enveloppée dans les anecdotes des histoires quelle raconte. Elle était Sicilienne et toutes ses histoires se passent en Sicile dans un milieu social qu'elle connaissait bien. Et on pourrait dire alors qu'elle est un bon écrivain sicilien, qu'elle nous permet de connaître la société locale et d'autres considérations restrictives de la sorte... et ça serait pisser complètement hors du pot. Au travers de ses « Ragazze siciliane » nous sentons battre le cœur des *ragazze* de tout le monde et dans les ambiances dans lesquelles elles vivent nous percevons la nature humaine, les espoirs qui sont dans chaque personne et les limitations et les frustrations produites par les sociétés que les hommes se donnent par tout dans le monde. L'acuité perceptive, la capacité de synthèse expressive de Messina dans ce domaine sont exemplaires. C'est vrai qu'elle a une sensibilité particulière pour les personnages féminins opprimés et malheureux dont la vie est en fin de comptes *scacciata* par leur entourage. *Figlie, sorelle, cognate, none, moglie*, composent une galerie de perdantes, de laissées pour compte des plus attachantes. Mais des garçons aussi peuvent être très malheureux, tel ce pauvre petit gamin, Munnino, physiquement malingre, qui part garder des chèvres dans une zone à palu et qui finit par mourir très jeune, bastonné par ses maîtres pour avoir pommé une bique. La Sicile de fin de XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas Manchester, mais les conditions de vie des petites gens y sont aussi dures si non plus, et c'est un fait que Messina nous montre sans détour.

Messina, bien que vingt ans plus jeune, était contemporaine de Tchejov. Contemporaine et voisine, je pense. Littérairement voisine, alors que probablement Messina n'avait pas lu l'œuvre de Tchejov quand elle a écrit la sienne, elle partage beaucoup des qualités de l'écrivain russe : la focalisation sur des ambiances réduites, la pratique de la nouvelle courte, la description concise, sans concessions au pathos, sur un canevas d'un profond humanisme : tous les deux sont très près de leurs personnages, de leurs malheureux héros.

**PROBLÈMES ÉCONOMIQUES.** Il faut remarquer, pour bien comprendre Messina, combien ses personnages sont préoccupés et conditionnés par les problèmes économiques

et combien leur premier souci est celui d'avoir un travail qui leur permette de gagner leur vie et celle de personnes à charge. Souvent c'est l'impossibilité d'y arriver que dégénère en malheur et tragédie. On n'est pas, on s'en rend bien compte, dans une société en transformation par cause d'expansion économique, bien au contraire, c'est une société qui stagne ou même qui recule et dont les aspects négatifs ont de ce fait tendance à s'exacerber. En lisant *amore negato*, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la famille de mon père ; mon grand-père et ma grand-mère vivant dans une grande détresse économique dans la Barcelone du début de siècle, presque jusqu'à la fin de leurs jours dans un minuscule appartement de Gràcia sans salle d'eau ; obligés d'envoyer leurs enfants jusqu'à l'adolescence vivre chez mon arrière-grand-mère et la tante célibataire – quel personnage à la Messina, ne ferait-elle – à Borgonyà, parce qu'ils n'avaient ni la place ni les moyens pour les élever. Tout ça, cependant, dans un contexte d'expansion économique, de lutte ouvrière pour un avenir meilleur, dans lequel ils ont pu voir leurs enfants, malgré tout, améliorer leur condition et rentrer dans un cadre de vie beaucoup moins contraignant. La Sicile de Messina paraît un étouffement qui serre, serre, ses habitants jusqu'à les étouffer. J'ai été en Sicile avec Nini dans le début des années 70, et la situation semblait toujours aussi déprimée qu'à l'époque de Messina, avec la misère qui sautait aux yeux un peu partout. Puis, nous y sommes retournés en 97 et nous avons été très satisfaits de constater que l'amélioration était notable ; on y sentait une prospérité économique qui sortait la Sicile de son état miséreux et misérable : les nouvelles et romans de Maria Messina ne seraient plus de mise dans la Sicile d'aujourd'hui.

**MINIMALISME CINGLANT.** Ceci pour dire qu'avec le *vérisme* de Messina on est forcément loin des personnages grand-bourgeois de Balzac, et que ses femmes sont tout aussi loin d'avoir les délires de grandeur de la « Madame Bovary » de Flaubert. On serait plus près des personnages de Galdós ou encore de l'ambiance de « Arroz y tartana » de Blasco Ibáñez bien que le style de Messina est bien plus sobre. Plus sobre aussi que celui de Mahfouz, avec qui elle a, par contre, d'autres accointances. Mais si Messina a eu une descendance littéraire celle-ci est formée par Raymond Carver et ses copains du *dirty realism*, non pas que ceux-ci aient pu jamais lire Messina, non, mais un certain nombre de facteurs concomitants les ont amenés à des similitudes de style : les Américains moyens, très moyens, de Carver ont un horizon borné qu'ils n'ont pas la possibilité, et même pas l'envie, d'élargir. Ils subissent, comme les femmes de Messina, sans se rebeller. Ils se rebellent encore moins que certaines héroïnes siciliennes, telle cette Severina qui ne veut pas plier l'échine devant personne et essaie de faire sa vie en défiant la société de son coin. Ces personnages de l'Amérique profonde, écrasés par une société qui les dépasse de beaucoup, font ronde bosse et se résignent à vivre le train-train dans les conditions qui leur sont imposés, comme tant de *Ragazze Siciliane*.

**HUMANISTE ET FÉMINISTE.** Il est certain qu'elle pratique une sorte d'écriture minimaliste, alors, pourquoi fait-elle une si forte impression ? Quel est le secret de Messina ? Je crois qu'il se trouve dans une extrême tension souterraine, exprimée à demi-mots, par allusions, que ses œuvres font ressentir. Tension qui vient de l'énorme distance qu'elle fait apparaître entre les potentialités de ses personnages, entre ce qu'ils aimeraient faire et semblent capables de faire, et ce que finalement il leur est permis de faire et ils font réellement. Nous sommes en présence d'un gâchis fantastique. Et c'est que Messina est une humaniste, elle croit en l'homme – et en la femme,

surtout – et elle est scandalisée par l’entreprise de destruction humaine menée par la société qu’elle côtoie.

**SILENCES.** Tout ceci est fait dans une grande discrétion, avec une stratégie d’insinuation, de non dits et de silences : <sup>1</sup> « *Maria Messina moyennant des stratégies précises, ‘dépasse’ tant le code linguistique que le modèle mâle, dévoilant dans la folie, dans les silences, dans le suicide de Vanna, Bobo et les autres, les signes d’une lacération qui ne peut plus être occulté.* » dit un critique avec un grand à propos. Les récits sont élagués de tout élément superflu et les séquences qui sont par trop évidentes sont simplement élidés, et moyennant cette ellipse on atterrit dans la nouvelle situation sans plus d’explication. Le récit avance comme ça, comme une séquence de scènes sans un climax particulier mais qui créent avec subtilité l’atmosphère humaine qu’elle cherche à nous dessiner.

Messina n’a certes pas écrit « Ulysses » ni « La Recherche... » et elle n’est pas, bien entendu, un écrivain moderniste, mais sa prose est loin d’être banale ou d’être simplement fonctionnelle. La sensibilité de Messina se rapproche, je crois, de celle du Joyce (de cinq ans son aîné) du célèbre recueil « The Dead », et un recueil comme « Piccoli gorgi » ne lui est pas inférieur en qualité. Messina place la barre très haute, ceux qui passent après elle, que vous lisez après avoir lu Messina, ont une tâche difficile : je lu, par exemple, « Un filo de fumo » d’Andrea Camilleri presque en même temps que « Amore Negato », et franchement, par comparaison, le truc de Camilleri, sicilien comme Messina, qui est malgré tout un bon écrivain, apparaît comme artificiel, un petit peu truqué, froid. Un film comme « Venus Beauté... », bardé de Césars et qu’on pourrait presque appeler par son sujet « Ragazze Parigine », à la lumière de Messina se révèle grossier, criard et tapageur, et en somme invraisemblable. Par contre j’ai vu ce matin une exposition du peintre catalan Nonell – malheureux lui aussi - avec ses mythiques gitanes compactes et sombres et j’ai ressenti la même sensation qu’avec les récits de Messina : un plongeon dans la vérité et dans la beauté.

Emily Dickinson mourait en 1886 dans son Massachusetts natal, un an avant la naissance de Maria Messina. Dickinson avait écrit dans ces vers :

*<sup>1</sup>I DIED for beauty, but was scarce  
Adjusted in the tomb,  
When one who died for truth was lain  
In an adjoining room.*

*He questioned softly why I failed?  
"For beauty," I replied.  
"And I for truth,-- the two are one;*

---

<sup>1</sup> Je mourus de beauté, mais étais à peines  
couché dans la tombe,  
qu’un qui mourut de vérité fut posé  
dans la chambre voisine.

Il me demanda doucement sur mon départ ?  
« la beauté » je dis.  
« et moi la vérité, — les deux font un  
nous sommes frères », dit-il.

*We brethren are," he said.*

Il me plairait d'imaginer qu'Emily aurait été la grand-tante de Maria, à la manière comme la zia Fifi est la grand-tante de Caterina dans cette nouvelle exemplaire qu'est

**“IL TELAIO DI CATERINA”**. Une histoire des plus tristes et des plus délicates qu'il soit donné d'entendre. Une des plus belles aussi.<sup>2</sup> *“Una sera nel salire per la prima volta dopo i due ani di lutto su alla “Crocetta” furono seguite da un giovanotto que pareva un forestiero, forse un palermitano.*

*Zia Vanna esclamò compiaciuta:*

— *Quel maleducato guarda Mariettina.*

*Zia Fifi affermò sorridendo:*

— *No. É per Caterina.”*

Tout Messina est là, en raccourci: Caterina et Marietta sortent pour la première fois depuis deux ans de deuil pour la mort de leur mère. Les tantes s'inquiètent du sort des nièces, et la moindre possibilité d'un prétendant est vue comme une chance de salut pour les *sorelle*. Les deux sœurs ne font presque qu'une seule âme. Mais Marietta meurt comme sa mère et Caterina reste seule. Elle sombre dans la mélancolie et passe son temps à tisser<sup>3</sup> *“Perfezionandosi a ricamare strani fiori con tutte le sfumature del grigio e del cenere...”*. Heureusement la signora Teta, une « étrangère » se met à fréquenter la maison et s'intéresse à Caterina. Elle lui cherche un mari dans ses accointances, *“Non ci sera occasione migliore. <sup>4</sup>Un giovane serio, che promette molto. Ha la famiglia a Verona. S'informo de la famiglia <sup>5</sup>Pavonetti, di Verona.”*. Tout le monde est content, on en parle à Caterina: — *<sup>6</sup>Ma si non mi ha mai veduta? Se io non l'ho mai veduto? S'exclame-t-elle. Pas de problème, on arrangera une rencontre « par hasard » chez le zio Raimondo. Caterina s'angoisse <sup>7</sup>“Non era mai uscita... E ora doveva andare in casa de lo zio per conoscere un uomo ... e conoscerlo, poi, per, per... No ! No ! Ça ne fait rien, la poussée familiale emporte Caterina vers cette rencontre. Elle ne doit pas rater cette occasion. Caterina n'y va pas de bon cœur ; quand on l'habille pour sortir <sup>8</sup>“La gonna era un po' ampia, le maniche troppo corte, il corpetto troppo largo faceva due grinze sulle spalle.*

— *Non c'è male — conclude zia <sup>9</sup>Vanna.”*

---

<sup>2</sup> Un soir lorsqu'elles sortaient pour la première fois après une année de deuil sur la Crocetta elles furent suivies par un jeunot qui avait l'air étranger au pays, peut être un palermitain.

Tante Vanna s'exclama avec complaisance :

— Ce malotru regarde Mariettina.

Tante Fifi reprit en souriant :

— Non, c'est pour Caterina.

<sup>3</sup> En se perfectionnant à festonner d'étranges fleurs avec tous les dégradés du gris et du cendre

<sup>4</sup> Un jeune homme sérieux, qui promet beaucoup : Il a de la famille à Verona. Informez-vous sur la famille Pavonetti, de Verona.

<sup>5</sup> Pavone : vaniteux. Les noms sont rarement innocents chez Messina.

<sup>6</sup> — Mais s'il ne m'a jamais vue ? Si je ne l'ai jamais vu ?

<sup>7</sup> Elle n'était jamais sortie... Et maintenant elle devait aller chez l'oncle pour connaître un homme... et le connaître, puis, pour, pour... Non ! Non !

<sup>8</sup> La jupe était un peu ample, les manches trop courtes, le haut trop large faisait deux plis sur le dos.

— Ce n'est pas mal — conclut tante Vanna.

<sup>9</sup> Vana : vaine, frivole.

Une fois dans la réunion ils sont tous un peu *imbarazzati*. Caterina pour sa part se sent comme Daniel dans le fossé aux lions : <sup>10</sup>“*Si vide le braccia lunghe dentro le maniche troppo corte. Provo una specie di vergogna nel sentirsi lì, in quel salotto, spostata allo sguardo de uno sconosciuto che l’osservava per poi fare le sue considerazioni col marito de la signora Teta.*” Ça se finit absolument en queue de poisson. Le lendemain Caterina dit aux tantes : <sup>11</sup>—*Senti zia, il favore più grande che potete farmi è de non parlarmene più. Non mi piace. — Oh ! Perché ? Papa ... — É brutto a certe orecchie, poi...* la répartie de Caterina est une génialité de Messina, son héroïne est vaincue, condamné, elle n’a pas su attraper la fortune que lui était offerte, toute la famille est aux quatre cents coups, mais elle conserve sa dignité, elle n’en a pas voulu parce que il était moche et avait les oreilles trop longues ! Ses journées redeviennent ternes. Elle s’acharne de nouveau sur son métier à tisser; cependant elle va <sup>12</sup>“*rimpiangendo un suo dolce sogno morto come la mamma, come Marietta, mentre il tempo scorre, e la gente che sa vivere si affretta e non si guarda indietro.*” Et “*Il dolce sogno morto*”, n’est rien d’autre que le “*giovannotto maleducato*” du début de l’histoire !

**UN MYSTÈRE LITTÉRAIRE.** Maintenant, une fois que la catégorie exceptionnelle de Messina est tellement évidente, il reste un gros mystère littéraire : comment ça se fait que Messina ait pu disparaître du panorama littéraire Italien de 1928 au début des années 80, lorsqu’elle fut relancée par Sciacia ? Comment a-t-elle pu ainsi disparaître ? Mais enfin, l’Italie c’est un pays qui a une Université prestigieuse et une critique littéraire qui n’est pas formée par les derniers des cons. Alors ? Bhaa... on peut se hasarder à donner quelques pistes : l’ambiance Mussolinienne des années 20-30 n’était peut-être pas la meilleure pour la promotion de sa littérature ; la réaction anti-veriste, les avant-gardes et le futurisme ont probablement aidé à éclipser le réalisme minimaliste de Messina ; puis, après la guerre, en Italie les positions anti-réalistes en littérature se sont continuées par l’engouement pour la littérature fantastique de Calvino (*Il Barone Rampante* e così...) et ses acolytes.

De même le fait qu’elle traitait des petits sujets en apparence intrascendants et sans importance a pu faire considérer qu’elle était, elle-même, un écrivain sans importance.

**LISEZ MARIA MESSINA.** Il y a des écrivains qu’on lit et puis on pense : - Bon, c’est pas mal. Mais on ne les aurait pas lus qu’il ne se serait rien passé, on n’aurait rien perdu. Si on n’a pas lu Messina on a perdu quelque chose, on ne le sait pas, mais on a perdu quelque chose. D’une autre manière : une fois qu’on a lu Messina on n’est plus pareil qu’avant. On a des choses en plus ; on a appris sur la condition humaine des trucs qu’on ne savait pas.

Lisez Messina, vous aurez une vision plus claire du monde dans lequel vous vivez et vous aurez, de plus, un exemple de cette prose dont Pound disait qu’elle dépasse la poésie par la justesse de l’expression par rapport au sujet.

---

<sup>10</sup> Elle se voyait les bras longs dans les manches trop courtes. Elle éprouvait une sorte de honte à être là, dans ce salon, exposée au regard d’un inconnu qui l’observait pour faire après ses considérations avec le mari de la signora Teta.

<sup>11</sup>— Ecoutez ma tante, la faveur la plus grande que vous pouvez faire est de ne plus m’en parler. Il ne me plaît pas. — Oh ! Pourquoi ? Papa... Il est moche, il a de ces oreilles, puis...

<sup>12</sup> rassasiant son doux rêve mort comme la mamma, comme Marietta, cependant que le temps s’écoule, et le gent qui sait vivre se dépêche et ne regarde pas en arrière.

---

<sup>i</sup> *Questo saggio si interroga sulla scrittura femminile, non come categoria ontologica, ma all'interno di uno spazio letterario, codificato e chiuso a parola di donna, cercando nei racconti di Maria Messina (1887-1944) la traccia della cultura, della storia, dei sentimenti, del linguaggio dell'autrice stessa e del suo tempo. Nel necessario dialogo tra testo e lettrice/lettore, le opere femminili, che tra '800 e '900, celebrarono la nascita di un "io" che prende parola, permettono di considerare, da un punto di vista narrativo e linguistico, le forme differenti e specifiche in cui una donna, per narrarsi e narrare, parla sia il "linguaggio degli uomini" che il "silenzio delle donne". **Maria Messina, attraverso precise strategie, "oltrepassa" sia il codice linguistico che il modello maschile, disvelando nella pazzia, nei silenzi, nel suicidio di Vanna, Bobò e le altre, i segni di una lacerazione non più rimarginabile***